

On pourrait croire que, dans l'état de dépression morale où nous nous trouvons, avec les angoisses du présent, les incertitudes de l'avenir, les deuils qui habillent toute la France d'un faste vêtement de crêpe, le commerce des robes et fourrures, de l'alimentation sous toutes ses formes, de la pâtisserie et de la confiserie est en pleine décadence ? Erreur profonde ? Bien que les prix des comestibles aient plus que doublé, jamais les magasins n'ont été si remplis. Je ne parle pas seulement des villes, le mal s'est étendu aussi aux campagnes. Il semble que ce soit la fin de tout et que tout le monde veuille jouir avant de faire ce qu'on appelle le grand saut dans l'inconnu ! Même dans les campagnes, les pâtisseries n'ont jamais autant débité et le pâtissier n'arrive pas à satisfaire ses pratiques. C'est un phénomène que je ne veux pas me charger d'expliquer, aujourd'hui du moins, mais qui est absolument réel. Et dans les villes, il s'intensifie davantage encore. Les allocations y sont pour beaucoup et les ménagères se trouvent dans une position qu'elles n'avaient jamais rêvée. Aussi on comprend dans une certaine mesure le mot de cette mère d'e huit enfants, dont le mari, un ivrogne, était sur le front. On lui offrait de faire revenir son mari. Du coup elle perdait l'allocation, c'est-à-dire cinq francs vingt-cinq centimes par jour. Après avoir réfléchi un instant, elle déclara : " Mon mari est bien où il est, il y est certainement habitué, il vaut mieux l'y laisser ! "

Bref, pour expliquer ces complicités latentes du fait de la guerre pour qu'elle se prolonge, il faut revenir au vieux mot de Juvénal : *Auri sacra fames* — *O faim détestable de l'or !* Je crois qu'il suffit à tout expliquer.

DON ALESSANDRO.